

24 images

24 iMAGES

Entre le ciel et l'enfer

High and Low

Gérard Grugeau

Number 37, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1988). Review of [Entre le ciel et l'enfer / *High and Low*]. *24 images*, (37), 56–56.

HIGH AND LOW

Entre le ciel et l'enfer



Akira Kurosawa

Gérard Grugeau

Présenté à Venise en 1963, *Entre le ciel et l'enfer*, une œuvre inédite d'Akira Kurosawa, nous parvenait récemment sur les écrans. Adaptant un thriller américain d'Ed McBain à la réalité du Japon contemporain, le cinéaste nous livre ici un film policier à portée métaphysique et sociale d'une éblouissante virtuosité narrative et visuelle. À la suite de l'enlèvement d'un enfant qu'il croit dans un premier temps être le sien et qui s'avère être en réalité celui de son chauffeur, Gondo, un riche homme d'affaires, se voit dans l'obligation morale de verser la rançon au ravisseur et de renoncer à toute sa fortune qu'il venait d'hypothéquer pour devenir le principal actionnaire d'une importante compagnie. Découpé en deux amples mouvements qui oscillent géographiquement entre la villa «céleste» de Gondo, surplombant avec arrogance la baie de Yokohama, et l'enfer étouffant de la ville aux entrailles grouillantes, le récit éclate, au gré de l'enquête policière, en de multiples développements narratifs. Tout dans la topographie des lieux renvoie à l'opposition des classes et au parcours moral d'individus aux prises avec un monde où la frontière ténue entre le bien et le mal se perd quelque part entre le ciel et l'enfer. Humanisme et nihilisme s'affronteront dans l'ultime séquence de la rencontre entre Gondo et le ravisseur (personnage très dostoïevskien), avant que le rideau de fer de la prison ne vienne symboliquement séparer sans rémission les deux versants irréconciliables de l'être. Au-delà de cette dimension métaphysique, *Entre le ciel et l'enfer* s'inscrit dans la tradition sociale de certaines œuvres de Kurosawa comme *Dodes'Ka-Den* (1970)

ou, en remontant plus loin dans la carrière du cinéaste, *L'ange ivre* (1948) et *Le chien enragé* (1949). Le tableau de la misère humaine que nous propose Kurosawa dans *Entre le ciel et l'enfer* n'est cependant pas exempt d'un certain parti pris esthétique réducteur, au demeurant superbe sur le plan visuel (voir les bas-fonds dantesques de la prostitution et du monde des drogués). De même, la glorification de la machine policière au service d'un capitalisme moral, dont Gondo serait le digne représentant, nuit à la virulence de la dénonciation sociale. Tourné pour écran panoramique et dans un noir et blanc aux contrastes particulièrement riches et dramatiques, *Entre le ciel et l'enfer* témoigne du brio avec lequel Kurosawa parvient à découper le temps et l'espace pour dynamiser son récit: plans longs et jeu sur la profondeur de champ dans le premier mouvement du film (villa de Gondo), où les déplacements à l'intérieur du cadre créent une tension en relation directe avec le désarroi des personnages; plans hachés et travellings percutants dans l'admirable séquence du train; ou encore mouvements circulaires de la caméra dans la scène frénétique du dancing. De cette parfaite adéquation entre la mise en scène et le contenu narratif naît l'indiscutable plaisir ressenti face aux œuvres des plus grands. □

TENGOKU TO JIGOKU

Japon 1963. Ré: Akira Kurosawa. Scé: Kurosawa, R. Kikushima et E. Hisaita d'après le roman «King's Ransom» de Ed McBain. Ph: C.Nakai et T.Saito. Mus: M. Sato. Int: Toshiro Mifune, Tatsuya Nakadai, Tsutomu Yamasaki. 145 minutes, noir et blanc. Dist: Del Fuego.

— TU ME TROUVES SÉDUISANTE?

— OUI, BIEN SÛR. MAIS CE QUE JE PRÉFÈRE, C'EST TON STYLE. TU AS DE LA CLASSE.

— TOI AUSSI, TU AS L'AIR EN FORME, CHINASKI.*

«Style, there is nothing but style», déclare Charles Bukowski dans l'un des courts vidéos d'une longue série que Barbet Schroeder a tournée sur l'écrivain (présentée à Montréal l'an dernier). Quelques dizaines de brefs épisodes de 3 à 4 minutes chacun où Bukowski, invariablement bourré, livre un peu de sa tendresse et beaucoup de sa hargne d'épave écrivaine. Pour l'écrivain le style précéderait tout, survivrait à tout, entre les deux il n'y aurait rien, et de lui seul sourdrait la beauté. La sienne — elle existe — provient sans doute de ce style qu'il cultive pour surmonter sa laideur physique, de cette dégaine de dandy alcoolique que la déchéance n'effraie pas. Qu'il crèche dans un bungalow miteux de la repoussante L.A., qu'il se vête de frusques élimées, que sa prose soit brutale et parfois rudimentaire, peu importe. Tout est dans la manière, de boire, d'aimer, de sombrer.

Schroeder, un cinéaste féru d'univers clos (*Tricheurs*, sur le jeu, *Maitresse*, sur les rapports sado-masochistes, *La vallée* et *More*, sur les utopies hippies et l'héroïne), entretient à l'égard de l'écrivain une dévotion qui est la source de son inspiration en même temps que son talon d'Achille. Sur vidéo, lorsque Bukowski déballe son humour et sa rancœur, Schroeder, qui cherche à immortaliser celui qu'il perçoit comme l'un des plus grands écrivains